

Mgr Georges LOUIS
évêque de Périgueux et Sarlat

**Lettre pastorale pour le centenaire de la mort
de Guillaume-Joseph Chaminade**

Supplément à la Semaine Religieuse du 18 février 1950
Imprimerie périgourdine, Courmil & Ribes, 1950
AGMAR 0532

Il y a cent ans mourait à Bordeaux Guillaume-Joseph Chaminade. Cet homme de Dieu, dont la cause a été introduite à Rome en 1918, est une des gloires religieuses de la Dordogne. Nous serions bien dédaigneux de nos richesses spirituelles si nous laissions passer cet anniversaire sans évoquer la mémoire de ce saint prêtre et sans rappeler son apostolat fécond.

Je ne pourrai pas, dans le cadre restreint d'une lettre pastorale, retracer sa longue vie, ni détailler ses œuvres multiples ; je me contenterai d'insister sur ses premières années où il est tout nôtre, puis de souligner, après son dangereux ministère pendant la Révolution, ses audacieuses et salutaires initiatives d'apôtre.

PREMIERES ANNÉES

Guillaume-Joseph Chaminade naquit le 8 avril 1761, à Périgueux, rue Froide, au domicile de ses grands-parents maternels, et fut baptisé, le jour même, à la paroisse Saint-Silain. Il était le treizième et dernier enfant de Blaise Chaminade et de Catherine Béthon. Son père, marchand-drapier, habitait rue Taillefer et faisait partie des « citoyens seigneurs de Périgueux ». C'était un chrétien fervent, loyal et droit, qui sut trouver dans sa foi, non sans déchirement, le courage de donner à Dieu quatre de ses enfants, sur les six qui survivaient. Les deux aînés, Jean-Baptiste et Blaise, après leurs études au collège des Jésuites, entrèrent, le premier, chez les Jésuites, à Bordeaux, le second, chez les Récollets, à Périgueux. Jean-Baptiste, après la dispersion de la Compagnie, revint achever ses études théologiques au Grand Séminaire de Périgueux et entra, comme professeur, au collège de Mussidan, où nous le retrouverons. Blaise, exilé en Italie pendant la Révolution, devint, jusqu'à sa mort en 1822, vicaire à Saint-Astier. Le quatrième garçon, Louis-Xavier, membre de la congrégation Saint-Charles de Mussidan, fut à son retour d'exil en Espagne, aumônier de l'hospice de Périgueux, puis directeur au Grand Séminaire de Bordeaux. Enfin, notre héros, Guillaume-Joseph.

Dernier venu, Guillaume est choyé par toute la famille qui l'appelle « le petit Minet ». Il reçoit pourtant, de ses parents, une éducation virile et forte qui le marqua pour la vie. Il aimait à reporter sur sa mère le mérite de sa formation première. C'est d'elle qu'il tenait ses pratiques religieuses, son esprit de foi, traduit par le *Credo*, sa prière favorite, sa dévotion à Marie qui sera l'âme de sa piété comme la fin et le moyen de son apostolat, ses habitudes de politesse et d'affabilité.

Il dut faire ses premières études à la « petite mission » ; et comme le collège tenu successivement par les Jésuites et les Jacobins, était à cette date, plus ou moins fermé, c'est à Mussidan, où Jean-Baptiste professe et où se trouve déjà Louis, qu'il est envoyé, à l'âge de dix ans,

Avant son départ, il avait reçu, la confirmation des mains de Mgr Macheco de Frémeaux et pris le nom de Joseph que, désormais, il adopta comme prénom usuel.

Fondée en 1744, la maison, dirigée par M. l'abbé Moze, avait pris en 1761, le titre de collège-séminaire de Mussidan. Elle était établie sur le modèle de la « Mission » de Périgueux, congrégation de prêtres diocésains qui, sous les auspices de saint Charles, se livrait à la prédication et dirigeait le Grand, et le Petit Séminaire.

A Mussidan, G.-Joseph, à l'école de son aîné Jean- Baptiste, aussi maître en savoir qu'en vertu, fit de rapides progrès. Contrairement aux usages du temps qui reculaient à quatorze ans la première communion, il fit la sienne peu après son arrivée au collège et devint un fervent de l'Eucharistie, passant de longs moments à genoux devant le tabernacle. Initié à l'oraison mentale, il s'offrit en holocauste à Dieu et, à quatorze ans, avec la permission de son aîné, il prononça les trois vœux privés de pauvreté, de chasteté et d'obéissance. Sa dévotion à Marie allait de pair avec son culte eucharistique ; et il aimait associer dans sa prière, la Vierge des Douleurs de N.-D. du Roc et Marie Immaculée. A la suite d'un accident, sa confiance en elle fut encore avivée par une guérison dont il lui attribuait le mérite.

A la fin de sa rhétorique, en 1777, il prit la soutane avec son frère Louis ; et comme il ne trouvait pas de fervente communauté religieuse où s'engager, il s'agréa avec lui, comme régent, à la congrégation Saint-Charles de Mussidan.

Les deux frères, après un essai au Grand Séminaire de Périgueux, partirent à Bordeaux poursuivre les études théologiques au collège de Guyenne. Hanté par la pensée de se faire religieux, Joseph tenta une expérience dans un couvent bordelais, mais, n'acheva pas même sa retraite, frappé par le relâchement des moines. Conseillés par un de leurs professeurs, l'abbé Langoiran, les deux frères se rendirent à Paris, au collège de Lisieux, dirigé par les Sulpiciens, achever leurs études et leur préparation au sacerdoce. L'ordination reçue, ils revinrent en Périgord.

MINISTERE A MUSSIDAN

En 1785, les trois frères, prêtres et docteurs en théologie, se retrouvent au collège de Mussidan dont M. Moze leur cède la direction. Jean-Baptiste devient supérieur, Louis, professeur, Joseph, économe. Dans cette charge, le jeune syndic, retrouvant vite le tour de main, l'habileté et la prudence de ses ancêtres commerçants, restaure la maison, l'agrandit, la pourvoit d'une chapelle, assure son financement et améliore le régime alimentaire. En peu de temps, le collège reçoit soixante internes et de nombreux externes. Sa renommée grandit avec ses succès scolaires. Selon la mode du temps, des représentations s'y donnaient ; et l'on conservé encore un livret d'une pièce donnée en 1785, sous la présidence de Mgr de Flamarens, intitulée « *Le collège cité au tribunal des sciences* », tragi-comédie en trois actes. À ses fonctions d'économe, Joseph joignait l'aumônerie de l'hospice et le service de la chapelle de N.-D. du Roc. Dieu préparait lentement son instrument. Le contact journalier avec les âmes des fidèles et des enfants, l'éducation de la jeunesse regardée comme un grand moyen d'apostolat et une vocation unique, qui se suffit à elle-même, la pratique d'une règle qui prescrivait de ne rien refuser à Dieu, et qui favorisait le culte du Sacré-Cœur et de l'Immaculée Conception, l'entente cordiale entre tous les membres étaient l'heureux apprentissage de son ministère futur.

Les trois frères s'imposaient au respect de tous. Le malheureux Pontard, évêque constitutionnel de Périgueux, originaire de Mussidan et un instant leur élève, leur rendait lui-même ce précieux témoignage : « Les trois frères Chaminade étaient, dans tout le canton, les saints par excellence ; on les prenait à juste titre pour des modèles d'édification. » Leur science et leur vertu furent, à cette date, mises en lumière par leur attitude dans le cas de la pauvre

hystérique Suzette Labrousse de Vanxains qui, appuyée par le clergé constitutionnel, voulait comme une autre Catherine de Sienne, réformer le Pape et l'Eglise.

La Révolution allait bouleverser leur vie.

PENDANT LA REVOLUTION

En 1789, Joseph fut délégué à Périgueux pour élire les deux députés du clergé et leurs suppléants.

En janvier 1790, son frère aîné mourait subitement au pied de l'autel. Comme les affaires se gâtaient à Paris et qu'il fallait prévoir le pire, Joseph va à Bordeaux s'assurer un refuge éventuel. Le 12 juillet, la constitution civile du clergé est votée et le 24 août, approuvée par le roi. Le 26 décembre on exige des prêtres un serment de fidélité à cette constitution schismatique.

Mandé à l'hôtel de ville de Mussidan le 9 janvier 1791, Joseph, avec ses confrères du collège, non seulement refuse le serment, mais explique les motifs de son refus. Il ne tarde pas même à répandre « l'exposition des principes » rédigée par trente évêques députés et un opuscule qu'il compose contre le serment. Il disperse les élèves et cesse d'enseigner, mais poursuit de son mieux son ministère pastoral. A la fin de 1791, il gagne Bordeaux où sa présence sera plus utile. Son histoire périgourdine est achevée ; sa vie bordelaise d'héroïsme et d'apostolat commence.

MINISTERE A BORDEAUX

Pour se ménager un second abri et dépister, au besoin, les recherches policières, il achète la propriété Saint-Laurent, près de Talence, et y installe ses parents. Il fait partie désormais des quarante prêtres fidèles qui, demeurés à Bordeaux, exercent, au péril de leur vie, un sacerdoce de contrebande. Déguisé tantôt en chaudronnier, tantôt en marchand ambulancier, il va, guidé par des enfants et comme pour exercer son commerce, dans des maisons sûres, célébrer la Sainte Messe, administrer un mourant, entendre les confessions, bénir un mariage, baptiser des nouveau-nés. Il sait que sa tête est mise à prix. N'entend-il pas un jour, dans la rue, une troupe de patriotes l'interpeller : « Citoyen, connais-tu le calotin Chaminade ? L'as-tu vu passer par ici ? » - « Oui, il vient justement de prendre la première rue à droite, courez pour le rattraper » ; et goguenard il ajoute : « Vous les tuerez donc tous, vous n'en laisserez pas pour la graine. » Avec un sang-froid imperturbable, il, est sans cesse à la recherche des âmes, lui fallût-il, au moment d'être découvert, se cacher sous une cuve à lessive, dans un placard, disparaître sous une trappe, s'enfuir par les toits. Il a fait le sacrifice de sa vie ; et il est prêt, pour maintenir la religion et confesser sa foi, à périr sur l'échafaud de la place de la Nation, comme vingt de ses collègues bordelais réfractaires.

Le 9 thermidor met fin à la persécution. L'exercice du culte est autorisé. Chaminade profite de cette liberté relative, moyennant un serment non schismatique, pour ouvrir une chapelle. Il a acquis, pendant ces jours sanglants de la Terreur, une telle autorité et une telle réputation de sainteté que l'abbé Boyer, administrateur du diocèse, lui confie la charge délicate de pénitencier pour réconcilier les prêtres jureurs. Il s'en acquitta avec tact, ferme sur les principes et plein de mansuétude pour les coupables. Malheureusement, l'accalmie ne dura guère. Le Directoire reprend la chasse aux prêtres, qu'il déporte, et inaugure « la guillotine sèche ». Joseph se cache à nouveau et prépare, avec zèle, les futurs collaborateurs de ses œuvres. Après le coup de force des Jacobins qui s'emparent du pouvoir, surpris, il est contraint de s'exiler en Espagne.

EXIL EN ESPAGNE

Il se réfugie à Saragosse avec son frère Louis, rencontré par un heureux hasard. La Providence l'y conduisait pour le préparer à la mission que la Sainte Vierge allait lui dévoiler. Les prêtres émigrés n'ayant que la permission de célébrer la messe et de se confesser mutuellement, les deux frères se livrent au travail, à l'étude et à la prière. Pour vivre, Joseph modelait des statuettes de plâtre, en songeant avec joie qu'un jour, en France, il travaillerait à faire des saints vivants. Il employait le reste de la journée à approfondir la théologie, à s'initier à l'institution monastique florissante là-bas, et surtout à prier devant N.-D. del Pilar. Cette chapelle était le lieu béni d'une longue retraite où il apprenait, dit-il, à sourire à ces trois terribles sœurs, la pauvreté, l'humiliation, la souffrance, à se convaincre que ceux qui souffrent sont heureux et que seules, l'humilité et la charité sont capables de nous arracher à nous-mêmes et de nous donner à Jésus-Christ et à ses membres ; car pour lui, chrétien et apôtre, c'est tout un. Grâce plus précieuse, dans ses colloques avec Marie, dont il saisit mieux la place dans le plan divin du salut, il entrevoit, nettement, sa future mission d'apôtre de Marie Immaculée, il comprend qu'il doit mettre au service de son culte les âmes d'élite des deux sexes, et déjà il aperçoit, dans l'avenir, ses futures sociétés. « C'est Marie, confiera-t-il plus tard, qui a conçu cette fondation et qui en a posé les fondements. » Il est tellement sûr de cette volonté mariale, de cette vocation spéciale que rien ne l'arrêtera jamais dans la fondation de ses instituts.

RETOUR A BORDEAUX

De retour à Bordeaux, il reprend son ministère, tout en remplissant quelque temps la fonction de pénitencier et d'administrateur du diocèse de Bazas. Comme les fidèles contraints jusque-là de se cacher, étaient enclins à continuer de s'isoler dans un inquiet individualisme religieux, il réagit contre cette crainte paralysante, et, ouvrant un oratoire, rétablit un culte public attrayant, une vraie communauté chrétienne. Il recrute douze chrétiens pour en faire la cheville ouvrière de la restauration religieuse qu'il médite : deux professeurs, trois étudiants, trois employés, un clerc, trois ouvriers.

C'est le noyau de sa fameuse et originale congrégation.

Dans sa pensée, la congrégation devait être un instrument de réconciliation sociale. Elle s'appuyait, de préférence, sur les jeunes, portés aux initiatives généreuses et dégagés de certains préjugés passés. Elle ne ressemblait pas aux congrégations anciennes qu'ailleurs on commençait de reconstituer ; elle était vraiment neuve par l'esprit d'apostolat qui ranimait et qui savait s'adapter aux besoins nouveaux. Elle visait à faire des chrétiens apôtres de leurs milieux. Chaminade pensait que les leviers moteurs du monde moral avaient besoin de points d'appui nouveaux, et que pour agir sur son temps et sur son milieu, il fallait en être ; autres temps, autres mœurs. Il voulait répondre au besoin de fraternité qui travaillait les esprits et tout en respectant la diversité des classes les unir dans une collaboration commune. Union sans confusion était sa maxime. Cette compénétration facilitait la charité fraternelle et apprenait aux congréganistes de tout rang à se connaître, à s'estimer et à s'entraider. C'était comme une préfiguration de notre A.C.J.F. où les divers mouvements spécialisés se retrouvent, pour une action commune, dans une piété et une vie orientées vers l'apostolat. Si des réunions spéciales à chaque classe étaient prévues, une réunion générale rassemblait tous les membres, sans distinction, chaque dimanche soir.

L'apostolat, c'est le but que Chaminade assigne à sa congrégation. « L'esprit de zèle et de propagande, proclame-t-il, est une des caractéristiques des nouvelles fondations. Dans les anciennes congrégations, on n'avait guère en vue que de soutenir dans la bonne voie, par une édification mutuelle, les chrétiens pieux. Mais, dans notre siècle, à l'époque de renouvellement où nous sommes, la religion demande autre chose de ses enfants. Elle veut que tous de concert secondent le zèle de ses ministres, et, dirigés par leur prudence, travaillent à la relever. C'est de cet esprit qu'on s'inspire dans les nouvelles congrégations. Chaque directeur est un missionnaire permanent ; chaque congrégation une mission perpétuelle. »

Il forme des militants pour le service de leurs frères ; il n'accepte pas de postulant soucieux de son unique progrès religieux personnel. Il prépare le levain pour le mêler à la pâte humaine et la faire lever. C'est l'apostolat du peuple par le peuple, l'apostolat en plein milieu de vie ; la figure encore de notre Action Catholique. Tout congréganiste doit être apôtre et pour renforcer son zèle, il en fait un homme de foi profonde, instruit de sa religion.

Toujours précurseur, il mêle laïcs et prêtres, pour que le prêtre forme le laïc par la doctrine et les sacrements et que le laïc fasse pénétrer la religion dans les milieux fermés au prêtre. Il lutte contre le laïcisme en organisant le laïcat. Chaque dimanche, dans sa chapelle ouverte à tout venant, le Saint-Sacrement étant enlevé, ce sont, le plus souvent, des laïcs qui prennent la parole, dirigent le chant, ou les débats. Tout est fait par eux et pour eux.

La congrégation se signalait par sa dévotion à Marie Immaculée. C'était sa marque distinctive. « C'est une société de chrétiens fervents, déclarait-il, qui tendent, par leurs réunions fréquentes, à ne former qu'une seule famille, non seulement comme enfants de Dieu, frères de Jésus-Christ, et membres de son Corps Mystique, mais comme enfants de Marie, par une consécration spéciale à son culte et une profession ouverte du privilège de l'immaculée Conception. Toutes les règles, toutes les pratiques de cette société, tous les devoirs généraux et particuliers, l'esprit même de prosélytisme qui anime la congrégation, émanent de cette consécration à Marie Immaculée. » Il la présentait à ses disciples comme un modèle de pureté et d'apostolat. Ce n'était pas seulement une congrégation en l'honneur de la Sainte Vierge, mais une troupe qui, au nom de Marie, veut combattre le mal et en triompher. Ne répétait-il pas : « Je ne vis et ne respire que pour propager le culte de Marie. »

Le même travail se poursuivait chez les jeunes filles, et, avec tant de fruit que ce fut parmi elles, que se recrutèrent les instituts religieux qui se fondaient ou se reconstituaient. Il avait, auparavant, avec M^{lle} de Lamourous, fondé la « Miséricorde » pour filles repenties.

Soucieux de l'éducation chrétienne de l'enfance, il organise les « Postulants », véritable patronage du dimanche, puis, avec deux disciples, ouvre une école quasi-gratuite, installe à Saint-Laurent le premier noviciat reconstitué des Frères des Ecoles Chrétiennes et leur fournit des recrues.

Le Grand Séminaire de Bordeaux lui doit sa réorganisation, car ce sont ses congréganistes qui fournissent les premiers élèves et les premiers directeurs ; ces derniers étaient des prêtres de Périgueux, anciens directeurs des Séminaires de Périgueux et de Mussidan. Il organise la visite des prisons et des malades, et ouvre des bibliothèques. Sa congrégation était l'atelier d'apprentissage où les œuvres allaient chercher leurs ouvriers. On comprend alors le mot du cardinal Donnet : « Qu'on remonte à l'origine de nos œuvres bordelaises, le nom de Chaminade

est inscrit en tête de chacune d'elles. » Il est le saint Vincent de Paul bordelais, comme l'appelle le cardinal Andrieu.

Supprimée par Napoléon à la fin de l'Empire, comme toutes les associations religieuses, la congrégation reprit, sous la Restauration, une activité décuplée. C'est le moment pour Chaminade, répondant aux suggestions de la Vierge del Pilar, de fonder ses deux ordres religieux d'hommes et de femmes.

FONDATION DES DEUX ORDRES

Il y prélude par la création de « l'Etat », association, inédite jusque-là, de jeunes, garçons et filles, qui, continuant de vivre dans le monde et d'y travailler, se lient, par les vœux, tenus secrets, de chasteté et d'obéissance, au service de la jeunesse. Tous et toutes sont animés par l'esprit marial et se livrent à l'œuvre de Dieu avec Marie, par Marie et pour Marie. Ils vont fournir les premiers membres des deux ordres.

Chaminade, persuadé que pour diriger ses congrégations, il faut un homme qui ne meurt (sic) pas, songe à établir des ordres religieux qui assureront la durée de ses œuvres. Mais, comme il n'entreprend rien de lui-même et qu'il suit le cours de la Providence, il attend une indication divine. Elle lui vient en 1816 et avec M^{elle} de Trenquelléon il fonde, à Agen, les « Filles de Marie », vouées d'abord à la formation des jeunes filles par des retraites et des congrégations, puis, bientôt, à l'enseignement par la force des choses et les besoins des âmes.

En 1817, un de ses jeunes disciples de « l'Etat », J.-B. Lalanne, le futur supérieur du collège Stanislas, à Paris, vient lui demander de l'accepter comme religieux. « Dieu soit béni, s'écrie Chaminade, sa volonté se manifeste, le moment est venu de mettre à exécution le dessein que je poursuis, depuis vingt ans qu'il me l'a inspiré », et il expose son programme. « La vie religieuse est au christianisme ce que Le christianisme est à l'humanité. Elle est aussi impérissable dans l'Eglise que l'Eglise est impérissable dans le monde. Sans les religieux, l'Evangile n'aurait nulle part une application complète dans la société humaine. C'est donc en vain qu'on prétend rétablir le christianisme sans des institutions qui permettent à des hommes la pratique des conseils évangéliques. Seulement, il, serait difficile, il serait aujourd'hui, inopportun, de prétendre à faire renaître ces institutions sous les mêmes formes qu'avant la Révolution.

« Mais aucune forme n'est essentielle à la vie religieuse : on peut être religieux sous une apparence séculière. Les méchants en prendront moins d'ombrage ; il leur sera difficile d'y mettre obstacle, le monde et l'Eglise n'en seront que plus édifiés. Faisons donc une association religieuse par l'émission des trois vœux, mais sans nom, sans costume, sans existence civile autant qu'il se pourra. *Nova bella elegit Dominus*. A luttés nouvelles, tactiques nouvelles. Et mettons le tout sous la protection de Marie Immaculée, à qui son divin Fils a réservé les dernières victoires sur l'enfer. *Ipsa conteret caput tuum* elle t'écrasera la tête ! Soyons, dans notre humilité, le talon de la femme. » C'est la naissance de la « Société de Marie ».

La jeune société comprenait des ecclésiastiques, des laïcs lettrés et des ouvriers, tous religieux au même titre et sur un pied d'égalité. C'était une innovation hardie que cette intime fusion de prêtres et de laïcs, que cet organisme bien articulé, où tous les membres étaient unis et solidaires les uns des autres, où, sous réserve des prérogatives du prêtre, tous obéissaient au supérieur qui, selon les cas, était un prêtre ou un laïc. Mais la vie et la prospérité de la congrégation avaient prouvé que cette conception était viable. Outre les trois vœux ordinaires,

ces religieux, par un vœu de stabilité, faisaient profession d'appartenir à Marie et d'imiter la piété filiale de Jésus pour sa mère. Pendant trente ans, le bon père Chaminade allait voir sa société s'épanouir, au milieu d'innombrables difficultés et bien des souffrances.

De Bordeaux, elle ne tarda pas à gagner l'Alsace et la Franche-Comté et à trouver, dans ces deux provinces, de nombreuses et précieuses recrues. Elle ouvre des écoles primaires et secondaires, crée des centres d'enseignement professionnel, et grâce à une heureuse entente avec les autorités académiques, organise des retraites pour les instituteurs publics, et même, devançant les créations officielles, crée des écoles normales.

Ce bel essor est arrêté par la révolution de 1830, où la bourgeoisie au pouvoir contrecarre les œuvres catholiques. C'était le prélude des tribulations que devait subir le fondateur, pour maintenir l'essentiel de son œuvre et la soustraire aux tracasseries de l'administration. Bientôt, souffrances plus cruelles, des disciples le quittent, d'autres veulent modifier son œuvre, des chefs religieux le boudent, le combattent même. Enfin, épreuve suprême, ses enfants l'amènent à donner sa démission et lui contestent ses droits de fondateur.

Chaminade supporta tout avec une admirable humilité et il eut la consolation, en expirant, le 22 janvier 1850, à l'âge de 90 ans, d'avoir vu la paix se rétablir autour de son lit de moribond.

Son corps repose, entouré de vénération, au cimetière de la Chartreuse, à Bordeaux, dans la tombe de M. l'abbé Estignard. Son œuvre est plus vivante que jamais avec ses 2.313 Marianistes répandus en de nombreux pays.

Voilà, rapidement rappelées, la vie et l'œuvre de G.-Joseph Chaminade, de cet homme de Dieu, admirablement équilibré, dont la bonté et le dévouement gagnaient les cœurs ; de cet homme d'action, prudent et tenace, humblement soumis aux indications de la Providence, de ce fondateur d'ordres, aux initiatives hardies et à l'apostolat adapté, de ce précurseur génial d'œuvres d'aujourd'hui, de cet apôtre de la jeunesse à la foi entraînante et à la charité débordante, de ce serviteur de Marie qui voulait faire de chaque chrétien un fils de l'Immaculée pour le transformer en un disciple bien-aimé de Jésus.

Comme Chaminade après la Révolution, nous avons à travailler, mes frères, à la restauration religieuse de nos paroisses, après les bouleversements de la guerre. Inspirons-nous de son esprit, de son exemple et de ses méthodes.

Comme lui, ayons l'intelligence des temps nouveaux et comme l'intuition de l'avenir. Apprenons à bien connaître le monde où nous vivons, ce qu'il pense et ce qu'il veut ; soyons aux écoutes de ses besoins et de ses aspirations pour les satisfaire. Sans rien renier de ce qui a fait ses preuves dans le passé, sachons adapter notre apostolat aux exigences du présent et suivre en particulier, les méthodes d'Action Catholique que nous recommande le Pape.

Tous, nous avons à devenir des chrétiens qui, à des degrés divers, soient les apôtres de leur milieu. Pour faire l'œuvre de Dieu, vivons donc en vrais enfants de Dieu et de Marie. Alors, en tous les domaines : famille, paroisse, profession, cité..., où s'exerce notre activité, inspirée et soutenue par la grâce, elle aura chance d'être efficace.

Prenons pour modèle ce périgourdin de vieille souche, dont l'ambition était d'allumer le feu de l'amour divin dans toute la France.

Si, pour notre Léon Bloy, « il, n'y a qu'une tristesse, c'est de n'être pas des saints », notre Périgord peut se réjouir d'avoir donné, en ces derniers temps, entre autres âmes d'élite : Chaminade et Marie Céline.

Avec ses enfants, les Marianistes, nous prions Dieu de glorifier son bon serviteur, et notre joie sera grande le jour où le Pape le proclamera bienheureux.

† GEORGES,
Evêque de Périgueux et Sarlat

Périgueux,
SEXAGÉSIME 1950